

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

HISTOIRE DE SOREL

PAR M. L'ABBÉ COUILLARD-DESPRÉS

LES peuples sans histoire, dit-on, sont les peuples heureux. Cette proposition est bien la plus sottise qui soit. A moins que l'on entende *histoire* dans un sens très familier, qu'on l'écrive au pluriel et que l'on dise alors : les peuples *sans histoires* sont les peuples heureux.

Brunetière écrivait, un jour : *le patriotisme n'est pas autre chose que la conscience qu'un peuple a de son individualité historique et morale.*

Certes, le fils n'est fier de son père et ne l'aime bien que s'il le connaît. Il en est de même de la patrie et des aïeux et même de toute chose ; il faut connaître pour aimer.

Et voilà pourquoi l'histoire est si grande servante de la patrie. Dans l'examen attentif du patrimoine des aïeux, l'observation de leur conduite, elle révèle les hautes leçons que les fils ne doivent point négliger.

Mais le patriotisme a sa source dans l'amour familial et il n'est en somme que le sentiment harmonieux qui groupe et coordonne l'affection envers la famille, la région, la nation, l'État.

De telle sorte que vous voyez immédiatement la position de la simple biographie, de l'histoire régionale vis à vis la grande histoire. Celle-ci qui groupe les puissantes synthèses n'a chance d'édifier des œuvres sérieuses que si elle peut s'appuyer sur un travail préliminaire, des biographies, monographies, etc. Absolument comme le sentiment patriotique a d'autant plus de force qu'il coule régulièrement de sa source, la famille, par son lit normal qui est la région, la nation, l'État.

Seulement, il faut plus de désintéressement peut-être, quoique non moins de recherches et de patience, pour écrire une monographie que pour tracer certaines grandes lignes historiques. La tâche est obscure, le profit modeste. Il est extrêmement difficile de dire simplement des choses simples et d'intéresser le lecteur aux détails familiers de la vie paroissiale ou communale.

*
* *

M. l'abbé Couillard-Després connaît tous ces obstacles. Il n'a pas reculé, cependant, et nous donne, cette année-ci, *L'Histoire de Sorel*.

Il est vrai que l'abbé Couillard-Després n'en est pas à un début. Monographies, biographies, ouvrages d'histoire, discussions historiques, cet auteur nous a fourni déjà une bonne douzaine de volumes.

Cette fois, en quelque trois cents pages, Sorel a son compte.

Sorel n'est pas une ville quelconque. Elle a même un passé qui par plus d'un angle appartient à la grande histoire.

Son sol fut témoin des exploits de Champlain vers 1610. C'est à deux milles de Sorel qu'en 1642 le Père Jogues, Guillaume Couture et René Goupil tombent entre les mains des Iroquois. M. de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, y construit un fort en 1642 également. En 1644, le Père Bressani, jésuite, y est fait prisonnier par les Iroquois.

Il y a mention, à plusieurs reprises, de Sorel, plus justement du fort Richelieu, dans les Relations des Pères Jésuites. La messe y fut dite, dès 1642 par le Père de la Noue qui devait mourir comme un saint, gelé à mort, victime de son zèle sacerdotal. Le Père Lejeune, un autre des héroïques missionnaires des premiers temps de la colonie, en fut le desservant.

Sur la terre d'Amérique où les communautés ont rarement plus d'un siècle d'âge, Sorel, petite ville de 8,000 âmes peut se glorifier de parchemins jaunis et d'une certaine noblesse.

Le Fort de Richelieu, abandonné en 1646, fut détruit par les sauvages ennemis en 1647 et reconstruit en 1665 par le capitaine au régiment de Carignan, Pierre de Saurel, à qui le roi, en 1672, accordera la seigneurie de Saurel.

Cette concession de 1672 ouvrit à la colonisation la région du Richelieu.